**Extrait : La foule des miséreux. *Le Métier à tisser,* Le Seuil 1957, pp.17-18**

Sans relâche, l'armée grouillante des meurt-de-faim affluait à travers rues et venelles. Elle soulevait le sol, aurait-on pensé, pour déboucher de profondeurs inconnues. Honteuse cohue qui s'épouillait en plein air, étalait ses membres épuisés, ses escarres purulentes, ses yeux trachomateux. Une cendre froide saupoudrait ces êtres sans identité. Ils vagabondaient un peu, de-ci, de-là ; jamais ils n'allaient bien loin. Inattentifs les uns aux autres, ils ne se réunissaient pas entre eux. Mais quand, quelque part, une distribution de nourriture ou de gros sous avait lieu, ils formaient un cercle qui s'enflait à vue d'œil. Si, à ce moment là, on les chassait, ils se séparaient docilement.

Après quelques jours, le temps se gâta. D'un seul coup un complet revirement s'opéra au ciel, qui redevint gris et sourd. D'épais nuages se nouaient ; ils crevaient. Des cataractes s'abattaient avec rage. Une pluie incessante secouait sa chevelure fluviale. À nouveau, la houleuse tristesse des averses engourdit la ville.

Les mendiants continuaient d’errer sans but et sans paraître remarquer le déluge qui les sauçait. Ils allaient, la prunelle morte, la main quêtant dans un geste instinctif. Ils surgissaient du crachin, ternes et diffus, un instant, puis y retournaient. Ils semblaient être vomis par le néant humide.

A présent, les habitants n'étaient que trop accoutumés à la vue de ces spectres.

– Si les pluies de cette année n'apportent, comme il est à prévoir, aucun de leurs bienfaits habituels, elles auront au moins fait pousser dans nos rues ces espèces d'humanité dépenaillées, au sombre aspect de bêtes des bois ! plaisantaient des facétieux.

Et les mêmes arguaient à la décharge de ces lamentables créatures :

– Ce n'est rien de grave... Ce ne sont que les nôtres. Hé ! Regardez-les ; comme un miroir ils vous renverront notre propre reflet. L'image la plus fidèle de ce que nous sommes, ils vous la montrent !